

Québec français



Robert Lalonde

Robert Lalonde

Numéro 48, décembre 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/56423ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lalonde, R. (1982). Robert Lalonde. *Québec français*, (48), 21–21.

Robert Lalonde



Giono écrit : « Ce qu'on aime, il faut se le chercher et se le trouver tout seul. Personne ne vous le cherche, personne ne vous le trouve. » J'écris pour chercher ce que j'aime. Par curiosité. Parmi le foisonnement des histoires que je vis, qu'est-ce qui est à moi, qui m'appartient en propre et qui me définit ? J'écris pour débusquer l'essentiel et l'emmenner en pleine lumière ou, du moins, à l'orée de la légende inconsciente. Ce qui vient, les mots, ça me surprend toujours. Comme de la belle visite qui décide de rester pour toute une saison : le livre. Il y a quelque chose de tracé en moi. Comme une galaxie dans tout le lait du ciel. Je dois fouiller par là. À la fois en dedans et dehors. Des signes. Souvent des « sparages ». En fait : ce que j'ignore et qui se sait en moi. Une présence intuitionnée et que l'écriture déséchoue. Un livre, c'est ça pour moi : cette nouvelle nappe de vie, à des profondeurs insoupçonnées et qui remonte tranquillement, de page en page, jusqu'à l'entre-

deux-eaux presque limpide, jusqu'au poème ou au roman. Est-ce que j'invente ? Bien sûr que non. Je puise. Je sonde. Je suis patient : ça traverse les temps et les espaces, ça m'arrive, tout vieux mais tout neuf, ça prend sa place déjà toute prête, ça naît, littéralement. Et, médusé, parfois ébloui, parfois stupéfié, je me relis et je me prépare à dire que c'est de moi, cette raclée de fonds ramenée à la surface par un filet magique dont j'aurais, sans le savoir, le secret. Rien à voir avec la psychologie, je vous en supplie. Plutôt me faire soigner si le monde m'occulte trop. Non. Je dirai que c'est, comme le métal précieux coincé dans la vieille pierre, une parcelle de l'indispensable, une pépite d'inconnu scintillant, de l'espoir brut qui luit sous le présent obsédé et qui attend mes fouilles pour m'en mettre plein la vue, pour brûler d'un sens à ma vie.

Et j'ai dû beaucoup lire pour deviner cela. ■

Le dernier été des Indiens

Robert Lalonde s'est fait connaître du public québécois par un premier roman, *la Belle Épouvante*. (Voir Q.F., n° 43, p. 11)

Son deuxième roman, *le Dernier Été des Indiens*, est loin de faire l'unanimité. Il est certes difficile d'entendre parler d'homosexualité masculine entre un adolescent et un adulte, surtout si ce dernier est un Indien, à qui on attribue une sexualité plus « conforme » à ce que l'on attend de lui. Car il est le dernier survivant d'une race encore proche de la nature et il doit, nécessairement, avoir des relations hétérosexuelles afin de perpétuer sa race.

Dans un petit village du Québec, près d'une bourgade indienne, Michel, un jeune adolescent, s'éprend de Kanak, un Indien plus âgé. Pour le jeune homme, cet homme de la forêt représente la beauté et la liberté ; mais une beauté et une liberté exigeante qui ne peuvent s'exalter que dans un rapprochement de corps et d'esprit. Michel n'a d'autre choix que de suivre son ami Kanak dans son territoire afin de vivre son désir jusqu'au bout. En ce sens, il ne fait qu'obéir à des pulsions que sa grand-mère, elle-même Indienne, lui a léguées, qui le forcent à transgresser les règles du village et les tabous. Malgré quelques punitions fort bénignes et quelques coups, il parviendra toujours à rejoindre Kanak dont les enseignements lui sont désormais essentiels. Seule la fin de l'été marquera l'aboutissement de cette idylle alors que Michel doit tout quitter pour se rendre au petit séminaire où ses parents l'ont inscrit. Il ne lui reste que le souvenir, la connaissance et cette petite cicatrice rose au poignet, gage de l'union des deux sangs mêlés.

Écrit sur le ton de la dénonciation, celle de l'ostracisme d'un clan envers l'un de ses membres, le récit est traité sobrement, sans effluve poétique ni excès rhétorique. Tout se joue dans l'attrait de l'homme blanc pour l'indien, de son initiation à la liberté.

Roger CHAMBERLAND

Robert Lalonde, *Le Dernier Été des Indiens*, Éditions du Seuil, Paris, 1982, 158 p. (9,95 \$).